les font mourir pour des petitesse. Heureux celui qui coule de douces journées au sein de ses devoirs, de sa famille et de ses amis, qui fait le bien, vit content et dans l'indépendance! de longues années l'attendent, et sa carrière est une suite non interrompue de félicité.

(VIREY.)

II. L'ESPRIT DU MONDE : EN QUOI IL EST FUNESTE AUX AMES.

L'esprit du monde se manifeste principalement par un désir qui est la source de beaucoup d'autres : c'est le désir d'être quelque chose, d'avoir quelque autorité sur les autres, d'être en état d'obliger les uns par des bienfaits et de se faire craindre par les autres, d'être connu, d'être distingué, de se tirer de l'obscurité par quelque avantage fondé sur le mérite ou sur le pouvoir. Le souverain malheur pour cet esprit du monde, est de n'être rien, d'être réduit à obéir, d'être confondu avec les autres. Or, pour sortir de cette humiliation prétendue, il faut dépendre de tous ceux qui peuvent nous y laisser. Il faut ménager l'un, flatter l'autre, déplacer un concurrent, s'acquérir un protecteur, préparer de loin les voies et les aplanir, prendre garde surtout de s'attirer des ennemis redoutables, cacher des sentiments qui pourraient un jour devenir un obstacle, et ne rien prendre à cœur, excepté le seul dessein de parvenir. En faut-il davantage pour ôter à un homme toute sa force et toute sa vertu?... Cependant, cet esprit du monde est comme une vapeur également subtile et pernicieuse qui entre partout et même dans les retraites qui paraissent les plus inaccessibles, qui s'enferme avec les solitaires mêmes, qui veille infatigablement autour de ceux qui paraissent avoir tout quitté, pour faire glisser dans leur cœur quelque secret désir qui en trouble la paix, et qui sert de levain pour l'agrir en altérant toute sa pureté.

(DUGUET.)

III. LA VILLE DE TRIESTE.

La position de Trieste a quelque chose de mélancolique, qui serrerait le cœur, si l'imagination n'était distraite par la magnificence des plus belles constructions, par la richesse des plus riantes cultures. C'était le revers d'un rocher aride embrassé par la mer; mais les efforts de l'homme y ont fait naître les dons les plus précieux de la nature. Pressé entre la mer immense et des hauteurs inaccessibles, il offrait l'image d'une prison; l'art, vainqueur du sol, en a fait un séjour délicieux. Ses bâtiments, qui s'étendent en amphithéâtre depuis le port qu'au tiers de l'élévation de la montagne, et au delà desquels se développent, de degrés en degrés (1), des vergers d'une grâce inexprimable, de jolis bois de châtaigniers, des buissons de figuiers, de grenadiers, de myrtes, de jasmins qui embaument l'air, et au-dessus de tout cela la cime austère des Alpes illyriennes, rappellent au voyageur qui traverse le golfe, l'ingénieuse invention du chapiteau corinthien; c'est une corbeille de bouquets, frais comme le printemps, qui repose sous un rocher. Dans cette solitude ravissante mais bornée, on n'a rien négligé pour multiplier les sensations agréables. La nature a donné à Trieste une petite forêt de chênes verts, qui est devenue un lieu de délices; on l'appelle, dans la langue du pays, le *Farnedo*, ou le bosquet. Jamais les divinités champêtres dont les heureux rivages de l'Adriatique sont la terre favorite, n'ont prodigué dans un espace de peu d'étendue plus de beautés faites pour séduire.

(CH. NODIER.)

IV. QU'EST-CE QU'UN MORT ?

Il meurt un être humain par chaque seconde sur l'ensemble du globe terrestre, soit quatre-vingt-six mille quatre

(1) Ou de degré en degré.